

*Double Je
à Minorque*

L'aube commençait à poindre. Alfonso, la quarantaine, propriétaire terrien, s'apprêtait à quitter son domaine d'Es Migjorn Gran. Dès qu'il avait franchi le seuil de la maison, Amigo son chien berger, s'était mis à japper en dessinant de joyeuses volutes autour de son maître comme à son habitude. Ce dernier fit claquer sèchement sa langue et l'animal cessa son joyeux désordre pour venir lui lécher les mains et recevoir ses caresses matinales. Il avait harnaché son pur-sang minorquin favori avec lequel il aimait faire corps lors de leurs chevauchées. Quand il partait pour la journée, il prenait la double fonte en cuir de l'étalon dans laquelle, invariablement, il glissait du pain et de la soubressade, son couteau, et une thermos de café, sans oublier une outre pleine d'eau fraîche. Après avoir enfilé ses gants et vissé son stetson sur la tête, il s'était mis en route et avait pris la direction des nouvelles terres qu'il venait d'acquérir et sur lesquelles il vérifiait et remettait en état les murs ancestraux de pierres sèches si précieux pour protéger les parcelles de la tramontane. Dans la clarté des premiers rayons du soleil, le cavalier pressa le flanc du cheval qui s'élança au galop. Amigo les suivit sur une brève distance puis langue pendante et souffle court, renonça. Il allait baguenauder, reniflant ici et là des odeurs de lapin de garrigue, parfois même de hérisson ou de rat des champs ; il finirait par retrouver les traces du cavalier et de sa monture et les rejoindrait.

Après avoir enlevé son harnachement, Alfonso mit Gorka dans une pâture. Il avait décidé de monter jusqu'au talayot, monument mégalithique en forme de tour qui dominait ses terres sur un tertre étroit que les plantes sauvages avaient colonisé. Des épineux se mêlaient aux chardons violet clair ainsi qu'aux glaïeuls plus sombres, formant des bouquets d'un harmonieux dégradé qui semblaient avoir été ordonnés par la main de l'Homme.

L'amoncellement de pierres sèches rendait l'endroit difficilement accessible. Le sommet atteint, Alfonso aimait se laisser envahir par un sentiment de plénitude lorsqu'il contemplait l'étendue de son domaine qui se prolongeait jusqu'au rivage. Grimpant parmi les broussailles, il fut étonné d'y voir un vélo sommairement caché entre les arbustes. Il s'avança à pas mesurés jusqu'aux vieux murs : c'est à ce moment-là qu'il la vit. Elle dormait sur un amas de feuilles sèches stocké là depuis longtemps. Son air angélique le troubla. Sa chevelure brune et bouclée auréolait son visage parsemé de taches de rousseur. Un filet de salive séchait à l'encoignure de ses lèvres. Sa bouche légèrement ouverte laissait entrevoir une dentition parfaite. Un petit duvet ourlait sa lèvre supérieure accentuant son air enfantin. Il s'était approché d'elle et lui avait secoué doucement l'épaule. Elle avait sursauté et une lueur de frayeur était apparue dans ses beaux yeux bleus en amande. Elle s'était redressée, faisant teinter une série de joncs en argent qu'elle portait au poignet droit. D'un geste prompt, elle avait rabattu sa robe sur ses cuisses et s'était levée, lui faisant face. Elle avait tapoté vigoureusement ses vêtements pour ôter les herbes sèches qui s'y étaient accrochées. Elle avait utilisé ses longs doigts fins pour faire office de

peigne, remettant un semblant d'ordre dans sa chevelure. Puis, saisissant son sac à dos qui lui avait servi d'oreiller, elle s'apprêtait à s'en aller.

- N'aie pas peur, lui dit-il, tu n'as rien à craindre ici, je suis Alfonso et toi ?

- Maria, euh non, Pénélope, je veux dire.

- Alors, c'est Maria ou Pénélope, insista-t-il en souriant ? Elle s'était troublée, avait un peu rougi puis bredouillé qu'elle préférerait Pénélope, c'était plus classe que Maria. Il avait souri et répondu : Va pour Pénélope alors !

Que fais-tu là avec ce vélo que j'ai vu plus bas ?

- J'allais à Ciutadella et je me suis égarée. Je ne vais pas rester plus longtemps, je vais reprendre ma route.

- Justement, ce chemin tu dois le descendre pour rejoindre la route de Ciutadella, je t'accompagne, j'ai une thermos de café chaud, je t'en offre une tasse si tu veux.

Elle donna l'impression d'hésiter entre l'envie de fuir et le réconfort apporté par le café. Il lui servit donc une tasse qu'elle refusa de sucrer. Tandis qu'elle le savourait à petites lampées, il l'avait observée se posant mille questions à son sujet. Il lui avait demandé si elle souhaitait qu'il prévienne sa famille de son retard. Elle avait décliné en assurant qu'elle le ferait elle-même. Elle partit en direction de Binigaus pour rejoindre le chemin de randonnée qui mène à Ciutadella par la côte, présuma-t-il. Si tôt, sa bicyclette enfourchée, elle l'avait salué de la main et gratifié d'un Adios, pédalant avec ardeur vers la route de la vallée. Il retourna à ses travaux. Quarante-cinq minutes environ après son départ, quand il s'était arrêté pour éponger son front, machinalement son regard s'était porté vers la route de San Tomas, il l'avait bien vue qui se dirigeait vers le rivage. Nul doute que quelqu'un l'avait aperçue là-bas.

Pour éviter la monotonie de sa tâche, Alfonso alternait les travaux. Il se rendit à l'opposé de la parcelle, pour reprendre les outils qu'il avait précautionneusement rangés la veille en partant. Il s'en servait pour débroussailler les bords des parcelles qui jouxtaient les murs, les rendant inaccessibles à tout engin motorisé. Chaque fois qu'il saisissait le manche en chêne vert de sa faux, patiné par les mains de son père et maintenant les siennes, il se sentait en osmose avec son île. Il entretenait avec un soin presque maniaque le fil de l'outil. A mi-hauteur du manche était fixée une corne de vache évidée dans laquelle une pierre à affûter baignait dans un peu d'eau afin d'être utilisable à tout moment. Il se mit à effectuer un mouvement latéral des deux bras pour amener les plantes fauchées à gauche de son passage. Ses narines s'emplissaient de différentes odeurs de graminées et de trèfles. Il ressentait une sorte d'enivrement en humant ces effluves. Pourtant ce jour-là, il ne fut pas totalement transporté.

Il ne pouvait s'empêcher de penser à la jeune femme. Il regrettait de ne pas avoir été plus insistant, de ne pas lui avoir demandé son nom de famille, ni d'où elle venait. Le soir avant de rentrer, il était retourné jusqu'au talayot et avait trouvé cette boîte qu'elle avait dû oublier. Il l'avait mise dans sa

poche puis dans la fonte du cheval. Elle était vraiment ancienne. Il avait reconnu le sanctuaire de la vierge Del Toro qui était peint sur le couvercle. Elle était vide. Sans nul doute, c'est elle qui l'avait oubliée là. Lui-même n'y avait plus pensé jusqu'à aujourd'hui.

C'est seulement ce matin en lisant le Menorca qu'il avait vu l'appel à témoins. Il se souvenait parfaitement de cette matinée dont il venait de faire le récit le plus fidèle possible.

Malgré ses interrogations, le policier qui l'avait reçu resta évasif sur le but de cet appel à témoins, le laissant à ses supputations. Il ressortit des locaux de la police sans la moindre information concrète. Il avait fait son devoir et après tout, la suite, il la connaîtrait dans les colonnes du journal ou à la télévision locale.

Josepha avait hérité ce commerce de son père, il y a une quinzaine d'années. La bâtisse était idéalement située au fond de la crique aux eaux translucides qui, en fonction de la profondeur, variaient du vert émeraude au bleu turquin. Dans la petite baie protégée des vents par des falaises, les voiliers et bateaux à moteur se balançaient au gré des soubresauts de la mer. Au fond du vallon, un ruisseau déversait son eau douce et offrait un habitat aux colverts. Josepha était consciente de son privilège de vivre et de travailler dans ce parc naturel qui figeait le paysage dans sa beauté sauvage. Son arrière-grand-père avait construit une mesure de pêcheur. A son époque, les plus pauvres s'établissaient dans les endroits reculés et inhospitaliers. Les générations successives, avec l'arrivée des touristes, avaient permis à la propriétaire d'être à la tête d'un restaurant entouré d'une magnifique terrasse. Elle avait acquis une certaine renommée en cuisinant la calderata de langouste selon une recette familiale gardée jalousement secrète. D'ailleurs, elle était fière de figurer à ce titre dans les guides touristiques et sur les sites Internet incontournables. Son opiniâtreté faisait l'admiration des autres commerçants qui l'avaient nommée à la tête de leur association.

Le jour venait de se lever depuis environ deux heures, la restauratrice s'en souvenait, c'était un lundi matin. Le soir précédent, Juan son mari avait fermé le bar-restaurant plus tard que d'habitude. Il y avait un groupe d'allemands qui venait d'arriver à la Résidence 55. Ils fêtaient le début de leur séjour. Eux ne regardaient jamais à la dépense. Ils faisaient tinter les verres à cocktail de leur spritz à grand coup de « prosit » en gobant des rondelles de poulpe à l'encre de seiche. Plus l'heure avançait, plus ils étaient maladroits et leurs t-shirts portaient les stigmates noirs et gras de leur ivresse. C'était ce jour-là qu'ils avaient fait la meilleure recette de la saison.

Juan, son mari, s'était couché avant elle. Il avait rangé et nettoyé le bar et la salle. Elle l'avait rejoint une heure plus tard car elle s'était avancée en dressant une partie des tables de la terrasse pour le service du lendemain. Il régnait un calme rare en cette fin de saison touristique. Leur logement se trouvait au-dessus du restaurant. Ils avaient laissé la porte fenêtre de la chambre entre-ouverte pour profiter de la fraîcheur de la nuit. D'ordinaire, ils se levaient à sept heures, mais là, avaient décidé de s'accorder une heure de repos supplémentaire. Vers 7 heures et demie, Josépha avait entendu un bruit métallique et des jurons. Une voix juvénile avait tonné dans un langage vert : « Putain de chat, saloperie de bestiole ». Elle s'était précipitée sur le balcon, s'était penchée sur la rambarde en fer forgé et avait vu une jeune fille qui ramassait son vélo avec empressement. Un filet de sang coulait au niveau de son genou et elle se massait le coude. Ses yeux lançaient des éclairs. Josepha venait de réaliser que Don Quichotte avait traversé la rue devant elle et en voulant l'éviter elle était tombée. Très vite elle avait enfourché son vélo et s'était remise à pédaler, disparaissant en direction du chemin côtier. La femme avait houspillé son matou, maugréant qu'à cause de son je-m'en-foutisme, elle finirait par avoir des ennuis. Il avait sauté sur le balcon, l'ignorant superbement avec son air hautain. Il était

passé entre ses jambes et avait sauté sur le lit pour aller se blottir contre Juan. Jetant un dernier coup d'œil dans la rue, elle avait aperçu Augustin, le commis de la boulangerie située un peu plus haut dans la rue, partant faire sa tournée. Chaque matin, il prenait son triporteur pour livrer le pain frais, les viennoiseries et les gâteaux secs dans les restaurants de la station balnéaire.

Dès qu'elle avait entendu l'appel à témoins à la radio, elle s'était souvenue de l'incident et avait compris la nécessité d'aller témoigner. Elle avait pris son sac, ses clefs de voiture, s'était arrêtée devant la boulangerie car elle n'était pas seule à avoir vu la fille, Augustin était là aussi. Elle avait persuadé son patron que leur intérêt était de témoigner. Tous deux étaient donc partis relater leur rencontre avec Pénélope. Mieux valait anticiper une visite à la police que d'attendre leur venue à San Tomas ; ce n'était jamais bon pour le commerce.

Josépha demanda si elle pouvait regarder à nouveau la photo de la petite. « Oui, ce doit être elle, mais je ne suis pas sûre à 100 %. Comme elle est repartie rapidement, je n'ai pas fait très attention. J'étais préoccupée par Don Quichotte mais visiblement ce gremlin n'avait rien ». Josepha quitta le bureau du chef de la police et le planton fit rentrer le jeune commis.

Augustin était un garçon monté en graine, au jugé il mesurait bien deux mètres vingt. Il portait sa taille comme un fardeau, semblant se tasser sous une charge invisible. Ses bras interminables, semblables à des balanciers, rythmaient sa démarche chaloupée, donnant l'impression d'une danse inaboutie. Il portait toujours, été comme hiver, des maillots informes à l'effigie de son idole Pau Gasol, basketteur espagnol en NBA, comme un talisman, une sorte de saint protecteur. Du reste, il lui parlait comme à un ami, ayant l'impression que seul un grand gaillard comme lui pouvait comprendre les affres dans lesquels le plongeait sa grande taille. A présent, la photo de Pénélope ressemblait à un timbre-poste entre ses longs doigts. Malhabile, il la triturait, la contemplant sous tous les angles. Oui, ce matin-là, il avait vu la fille tomber en évitant le chat. Il allait l'aider à se relever quand la Josepha était apparue sur son balcon. Elle s'en était pris à la fille et l'avait engueulée :

« Qu'est-ce que tu fous là à cette heure ? Tu devrais être chez toi. Disparais vite fait avant que je regrette de t'avoir laissée partir ». Elle avait dit aussi : « Une chance pour toi que Don Chiquotte, le gros matou noir, n'a rien ». La fille était partie vers le chemin côtier sans demander son reste. La Josepha et son chat étaient rentrés chez eux et lui était parti faire sa tournée.

Il n'y avait pas de doute, Maria, alias Pénélope, était bien passée par là. Elle était un peu amochée mais rien de préoccupant.

Josepha et Augustin s'étaient installés dans la voiture et roulaient sans échanger une seule parole. Comme souvent sur l'île, une trombe marine avait plombé le ciel, le faisant virer au gris anthracite, laissant s'échapper

des écharpes brumeuses. Chaque passager revivait intérieurement le récit qu'il venait de faire.

Augustin avait la tête rentrée dans les épaules et d'une main nerveuse, il triturait son canif dans sa poche de pantalon. En fait, il n'avait pas pu tout dire. Le mois dernier, lors de la cavalcade de Sant Miguel à Es Migjorn, derrière les joueurs de fifre au son criard, il y avait traditionnellement les jeunes filles de la partie sud de l'Île, qui défilaient dans le but de se faire élire Reine de Beauté. Il était certain que Maria en faisait partie car, à l'issue du défilé, il l'avait suivie. Elle était si belle. Elle s'était enfoncée dans les ruelles de la vieille ville, avait poussé les grilles d'un lourd portail de fer ajouré, et avait rejoint un homme qui l'attendait dans l'encoignure d'une porte. Ils s'étaient étreints avec passion. Augustin s'était légèrement mis en retrait pour ne pas perdre une miette de la scène. Bien sûr, il avait déjà embrassé maladroitement deux ou trois filles et même effleuré un sein, mais il n'était jamais allé plus loin. Tous ses sens étaient en alerte, et le bruit que laissaient échapper les amants l'avait conduit au paroxysme de l'excitation. Aussi avait-il dû calmer lui-même ses pulsions. Il était impensable pour lui de raconter une parcelle de son intimité à un homme qu'il ne connaissait pas. Et puis cela n'avait eu aucune incidence, du moins voulait-il s'en persuader car, au fond de lui, subsistait un doute. L'homme, qu'il n'avait pas bien vu en raison de l'obscurité, pouvait ressembler à Juan. La stature était identique et il avait cru reconnaître l'intonation de sa voix lorsqu'il avait tendu les bras à la jeune femme en lui disant «Mi Amor ». A San Tomas, tout le monde savait qu'il avait épousé Josépha, non pour sa beauté mais pour ses biens. Même sa mère d'ordinaire si réservée, lorsqu'elle l'évoquait, parlait toujours de Juan le juponard.

Josépha pensait à son Juan. Comme elle était heureuse d'être l'épouse d'un homme aussi beau et aussi charismatique ! Comme elle était fière qu'il l'ait choisie elle, qui se savait quelconque. Régulièrement, elle voyait les clientes du restaurant reluquer son homme et parfois même, lorsqu'elles étaient entre elles, glousser comme des perdrix. Depuis plusieurs années, elle n'employait plus que du personnel masculin pour lui éviter les tentations. Bien sûr, la contrepartie était que parfois il allait voir ailleurs, un joli minois pouvait lui tourner la tête, mais il lui revenait toujours. Elle le savait, mais ne lui demandait jamais rien. A son retour, il lui faisait l'amour avec une fougue coupable. A deux reprises, elle avait dû calmer les colères des parents. Juan ne s'était pas rendu compte qu'elles étaient si jeunes. Dans son for intérieur, elle en arrivait même à les envier d'avoir été initiées à l'amour par son mari. Les sommes rondelettes octroyées aux familles avaient été échangées contre un document engageant les deux parties à la confidentialité. Elle était sereine car, le matin où Maria était passée, Juan dormait profondément, Don Quichotte lové contre lui. Elle soupira d'aise, chassa ses pensées parasites. Le cocon protecteur qu'elle avait tissé autour d'eux, remplissait sa fonction, les protégeant avec efficacité. Leur secret était bien gardé.

Allez, dit-elle à Augustin, avec une voix pleine d'entrain, on va se boire un petit café au bar en arrivant, ou quelque chose de frais si tu préfères, puis tu retourneras au boulot. L'apparente proposition tenait plus de l'ordre, la restauratrice supportant mal toute forme de contestation.

Depuis une quinzaine d'années, Amadeo se rendait tous les matins aux premières lueurs du jour, à la crique de San Saura. Il aimait cet endroit pardessus tout. Il connaissait chacune des strates minérales de la falaise et les pourtours de l'échancrure de la crique. L'homme posait toujours le même regard énamouré sur son bateau de pêche. Le monde maritime faisait partie intégrante de son moi profond. Le marin pêcheur scrutait le ciel, les nuages, la force et la direction du vent, l'état de l'onde, sa couleur et il déduisait avec justesse la météo des heures à venir. Souvent, les autres marins le consultaient pour connaître ses prévisions. Ce jour-là, la mer était formée, restes de la trombe marine qui s'était abattue sur le rivage le jour précédent. La houle montait à l'assaut des roches, faisant naître des moutons blancs vaporeux qui s'échappaient sur la crête des vagues stimulées par la tramontane.

Ce matin-là, après avoir rejoint « le Volanter », son bateau de pêche traditionnel qu'il avait acquis quelques années plus tôt, il avait mis le pilote automatique en route en quittant la crique-abri pour rejoindre la zone où il allait mouiller sa palangre sur un tapis de posidonies. Le courant les amoncelait à cet endroit, près des falaises escarpées au sud de la Pointe des Gouverneurs. Les poissons y trouvaient un abri naturel. Il commença son labeur. Ses doigts et la paume de ses mains étaient si calleux que la pointe acérée des hameçons ne pouvait s'y ficher. Amadeo terminait d'appâter ses hameçons scélérats qu'il avait dissimulés dans le corps des sardines argentées. D'un geste sûr, il piquait la pointe acérée dans l'œil pour le faire ressortir au milieu du corps. En arrivant sur zone, il reconnut « le Castor et Pollux » de son ami Juan Carlos. Il actionna brièvement sa corne de brume, ce dernier lui répondit d'un grand signe de la main. Lorsque le bateau s'arrêta, il entreprit avec dextérité de mouiller l'engin de pêche. Il jeta la dernière bouée à l'eau d'un grand mouvement du bras en disant : « va et pêche », c'était un de ses mantras.

Ce travail terminé, il avait mis le cap au Nord pour lever ses casiers à langoustes. Hier matin, Amadeo avait mouillé sur le platier les filières de casiers appâtés comme à l'accoutumée avec des têtes de poissons. Il avait dû naviguer bout au vent. Le bateau se cabrait sous l'assaut des vagues. Il montait sur les crêtes gavées d'écume et l'instant d'après, pareil à un funambule, il vacillait dans le vide pour mieux retomber dans le creux faussement calme de l'onde. Puis l'étrave du Volanter réapparaissait victorieuse. Amadeo aimait cette lutte avec l'océan tant qu'il avait suffisamment de maîtrise pour sortir vainqueur du combat. La boule orange vif de la première filière était en vue ; il rétrograda sa vitesse pour que la coque du bateau vienne mourir dessus. Il prit la gaffe pour la hisser à bord et, à l'aide du treuil, monta une à une ses nasses. Il s'émerveillait toujours

lorsqu'il apercevait les longues antennes rouges des crustacés qui sortaient entre les interstices de bois du casier. Il fit de même pour les filières suivantes. La pêche était bonne et nécessitait de trier les langoustes par taille pour les disposer dans les caisses du mareyeur. A chaque pêche, c'était le même rituel, il les stockait dans le ventre du bateau, les disposant sur le sol. Ensuite il allait tremper dans l'eau de mer et essorer sommairement des pièces de jute grossier qu'il étendait sur les caisses de marée pour garder la fraîcheur et l'humidité qui maintiendraient les crustacés vivants. Avant de repartir pour relever la palangre, il s'accordait quelques répit. D'abord il s'épongeait le front dans un mouchoir puis se servait un café gardé au chaud dans sa thermos. Il savourait le liquide tiède en humant les senteurs qui s'en échappaient. Il calmait sa faim en mangeant un casse-croûte de pain et de fromage de Mao qu'il mâchait avec beaucoup d'ardeur. Revigoré, son café avalé, il était prêt à continuer sa besogne. Le Volanter faisait route à nouveau vers le sud. L'espérance d'avoir capturé des poissons nobles sur la ligne de fond, lui donnait des ailes.

Amadeo redoubla d'ardeur pour relever sa palangre. Les silhouettes blanchâtres et informes des premiers poissons remontaient des profondeurs. Il se réjouissait de hisser à bord des rascasses, des daurades et quelques mulets lippus. Tout à sa tâche, il fut surpris tout à coup de sentir une résistance, un poids anormalement lourd, « Je n'ai tout de même pas pris un thon rouge », se dit-il ! Se penchant sur le bastingage, il aperçut une forme sombre qu'il n'arriva pas à identifier tout de suite. Il remonta quelques brasses de cordage et pesta, « Qui est l'abruti qui a viré sa vieille bécane à la baille ! » Il tira encore et déposa sur le pont du bateau un vélo, relativement neuf, dont l'état prouvait qu'il n'avait pas séjourné longtemps en mer. De chaque côté du garde boue arrière, il y avait une sacoche en très bon état, « Quelqu'un qui voulait simuler un vol pour toucher l'assurance », se dit-il. D'un mouvement de colère, il faillit le passer pardessus bord et se ravisa. Il ne pouvait pas polluer sa Méditerranée. Il plongea dans le ventre du Volanter, en ressortit avec des sacs de copeaux de glace qu'il répandit généreusement sur les poissons qu'il venait de ranger en caisse, pour conserver sa pêche au frais. Il ne sut à quel moment son cerveau fit le lien mais, tout à coup, l'évidence lui apparut. Ce matin même, à la radio, le journaliste relatait la disparition d'une jeune fille à vélo sur le chemin côtier. Aussitôt, il prit sa VHF pour signaler le fait aux gardiens du sémaphore du Cap de Banios et indiquer l'heure à laquelle il prévoyait son retour au mouillage de San Saura.

Deux policiers attendaient Amadeo sur la cale à son arrivée au port. Il accosta, lança deux aussières sur le quai, sauta prestement de son bateau pour l'amarrer aux anneaux fixés dans le béton. Il y retourna pour prendre le vélo et le remettre aux policiers. Ces derniers l'interrogèrent sur l'endroit et la manière dont il avait retrouvé ce vélo. Celui-ci pesant une douzaine de kilos environ, il y avait fort à parier qu'il avait été jeté près de la Calla des Talaier, le courant et le vent l'avaient fait dériver et s'accrocher par le pédalier à un hameçon, pour finir par s'emberlificoter dans les cordages. Le

traceur enregistrait tous les mouvements du pêcheur, aussi pût-il préciser les coordonnées de l'endroit de la trouvaille. L'un des policiers entreprit d'ouvrir les sacs, il en retira une boule de tissu qu'il déplia. Il s'agissait d'un slip de femme en fine dentelle blanche.

Le pêcheur s'engagea à venir signer sa déposition dès le lendemain au poste de police.

Amadeo aida le mareyeur à charger les caisses à l'arrière de sa camionnette réfrigérée. Son travail terminé, il décida de ne pas rentrer directement chez lui. Il avait besoin de marcher pour se vider la tête. Depuis la remontée de ce fichu vélo et de l'inquiétante découverte du sous-vêtement qui avait probablement appartenu à la disparue, ses pensées tournaient en boucle.

Il décida d'emprunter le chemin côtier. Une certitude l'habitait : il devait se rendre à la Calla des Talaier pour vérifier sa théorie sur la dérive probable du vélo. La tramontane soufflait à nouveau. Le dos courbé, les mains crispées, profondément enfoncées dans ses poches, s'arc-boutant pour lutter contre les rafales, il avançait à grandes enjambées. Son visage buriné et ses cheveux noir corbeau striés de fils d'argent le faisaient ressembler à un triton sorti des flots. Recroquevillé sur lui-même, il était insensible à son environnement qu'une lune blafarde commençait à éclairer. Il atteignit la crique de San Bou. Cette calanque, bordée de hautes falaises blanches, était protégée par un rideau de pins. En descendant le sentier, il croyait se retrouver dans un havre de paix protégé des sautes de vent, mais il pesta. Un groupe de jeunes touristes inconscientes avait allumé un feu, malgré la sécheresse qui risquait d'embraser la végétation. Elles grillaient des queues de langouste sur des braises rougeoyantes et les croquaient à pleines dents, essuyant d'un revers de main les sucs qui s'en échappaient. Le fumet qui s'élevait titilla ses narines. L'une d'elles vint à sa rencontre, tenant un verre à la main, lui proposant de se joindre à leurs libations. En temps ordinaire, il n'aurait pas résisté au plaisir de partager leur banquet. Ce soir, trop préoccupé, sa réponse fut cinglante, il les pria d'éteindre immédiatement ce feu tout en poursuivant son chemin. Il n'était pas d'humeur pour des agapes nocturnes. Il entreprit de remonter l'autre versant de la crique ; pendant quelques dizaines de mètres, le vent lui apporta quelques bribes de conversation égrillarde et des rires pointus. Dans son for intérieur, il se félicita d'avoir échappé à cette bande de harpies.

Poursuivant son chemin, il arriva à proximité de l'avancée rocheuse des Talaier. Il dut franchir un muret de pierres pour dominer la mer qu'il épousa du regard. La clarté de la lune était suffisante pour voir les lignes de courant se dessinant sur la surface de l'eau. Elles donnaient l'impression qu'un fleuve, d'une couleur bleu azurite, naissait et irriguait l'océan lui-même, dessinant des méandres sans fin. Il se conforta dans sa déduction que le vélo avait bien été jeté en mer à cet endroit et charrié par le courant. Il décida de suivre le sentier abrupt qui serpentait parmi les rochers jusqu'au ras de l'eau. Pas si simple à faire en tenant une bécane, pensa-t-il. Il resta un moment immobile, emplissant ses poumons d'air marin puis, apaisé, il

entreprit de remonter. Il terminait son ascension, lorsque ses yeux furent attirés par un minuscule reflet rouge dans un petit coussin d'épineux. Il s'en saisit, l'inspecta minutieusement et n'eut aucun doute, c'était un morceau de catadioptré arrière d'une bicyclette. Il le mit dans sa poche, trouva un petit bâton fourchu qu'il enfonça avec difficulté dans le sol pour servir de repère. La police devrait vérifier le lendemain s'il s'agissait bien d'une partie du réflecteur du vélo.

Le pêcheur prit le chemin du retour, les certitudes qui l'habitaient à présent le tourmentaient. Il aurait voulu s'être trompé.

Il commençait à élaborer le planning du lendemain lorsqu'il fut distrait par des notes de musique, « les harpies, se dit-il, je les avais oubliées celles-là ! ». A présent il distinguait la crique et vit qu'un groupe de jeunes gens les avaient rejointes. Quatre hommes grattaient des guitares et fredonnaient tels des gitans avec des voix chaudes et sensuelles. La joyeuse troupe se trémoussait en chantant et claquant des mains. Amadeo entreprit de faire un détour, il n'était pas d'humeur à côtoyer l'insouciance, la joie de vivre. Il hâta le pas pour rejoindre sa voiture et rentrer chez lui où il espérait être terrassé par le sommeil.

Perla se dirigeait en chantonnant vers les locaux de l'association « Cœurs de femme ». Elle descendait, d'une démarche dansante qui traduisait sa bonne humeur coutumière, la volée de marches menant à l'entresol. Là se trouvait le cabinet aménagé pour recevoir toutes les personnes ayant besoin de conseils ou de suivi médical, à titre gracieux et dans l'anonymat le plus complet. Elle y tenait une permanence deux matinées et une après-midi par semaine. Elle travaillait aussi à mi-temps en tant que gynécologue à l'hôpital de Mahon.

A 30 ans à peine, elle avait fait un choix de vie. Elle exerçait dans un grand hôpital tout en venant en aide bénévolement aux femmes dans le besoin. Si parfois ses patientes avaient une hésitation en voyant sa jeunesse, très vite grâce à ses compétences, son assurance et sa grande humanité, ces dernières se félicitaient d'être reçues par une praticienne aussi capable et à l'écoute. Elles ignoraient bien sûr la blessure secrète qui avait orienté les choix de la jeune spécialiste. A seize ans, Perla n'avait pas bénéficié de l'aide d'une telle structure lorsqu'elle s'était trouvée dans l'obligation d'avorter suite à une première relation amoureuse avec un homme marié. La période avait été très traumatisante pour elle. Elève brillante, elle s'était lancée à corps perdu dans ses études de médecine financées en partie par Josepha, la femme de son amant qui, craignant un scandale, avait versé à sa famille une somme conséquente pour acheter leur silence. Voilà en quoi tenait le paradoxe de son existence : sur les cendres de son adolescence s'étaient construit son futur professionnel.

A peine eut-elle le temps de franchir la porte d'entrée du local, de saluer Blanca qui tenait la permanence ce jour-là et arrivait environ une demiheure avant elle, que cette dernière bondit de sa chaise en proie à une vive agitation :

- Docteur, bonjour, j'ai pris la liberté de joindre Antonia, notre présidente, avant d'appeler la police, résuma-t-elle. Vous vous souvenez la semaine dernière, lundi plus exactement, j'ai vérifié sur l'ordinateur, la jeune fille qui est venue nous voir a disparu. J'ai vu sa photo aux informations régionales.

Et en plus son vélo a été retrouvé en pleine mer par un pêcheur.

Semblant à bout de souffle, elle conclut en levant les bras au ciel :

- Pauvre petite !

Perla lui sourit et l'apaisa en lui disant qu'elle avait fait le bon choix en prévenant la police. Rassérénée, Blanca se rassit derrière son bureau et précisa que les agents seraient là d'une minute à l'autre.

Perla lui demanda de les conduire à son bureau, dès leur arrivée. Elle pénétra dans la pièce où elle avait affiché sur les murs blancs des posters explicatifs sur différents thèmes tels que l'adoption, la stérilité, l'interruption de grossesse. Pour égayer l'espace entre les deux minuscules fenêtres, elle avait accroché une reproduction de la fresque de Miro de l'avenue de la Rambla à Barcelone qu'elle adorait. Elle avait gardé le vieux bureau en chêne qui trônait dans la pièce à son arrivée car elle le trouvait chaleureux. Elle-même utilisait une chaise à assise de cuir, identique aux deux réservées

aux patientes. Elle déposa son sac à main dans le placard, enfila sa blouse blanche et, aussitôt, alluma son ordinateur pour consulter le dossier de la disparue. La partie réservée au médecin n'était accessible qu'avec un mot de passe que Perla saisit avec dextérité. Elle se souvenait bien de cette jeune femme en plein désarroi.

Des bruits de conversation lui parvinrent. Ce fut un coup bref à sa porte et Blanca entra, suivie par deux policiers. Ils se saluèrent et Perla les pria de s'asseoir en face d'elle. Si la situation n'avait pas été aussi préoccupante, elle aurait explosé de rire tant il lui paraissait incongru de voir ces deux gaillards en uniforme aux places qu'occupaient habituellement des jeunes femmes.

Le plus âgé entra immédiatement dans le vif du sujet, en s'assurant qu'elle confirmait la venue de Maria inscrite sous le seul prénom de Pénélope. Rappelant les réserves que lui imposait le secret médical, elle accepta de collaborer. Pénélope souffrait de douleurs abdominales aiguës qui étaient dues à une maladie sexuellement transmissible. C'était la première fois qu'elle venait en consultation à l'association. Perla avait prescrit des médicaments que Blanca avait achetés sur les fonds de l'association. Maria était passée les prendre le jour même, en fin d'après-midi. Lors de la consultation, Perla avait pris le temps d'expliquer à Pénélope comment se protéger contre ce type de maladie. Il fallait également qu'elle prévienne son partenaire afin qu'il se soigne aussi. A ce moment-là, mal à l'aise, agitée, la jeune femme avait indiqué qu'elle avait des relations sexuelles avec deux hommes, l'un de son âge, son amoureux officiel et, en secret, toutes les semaines, elle rencontrait un homme marié d'une quarantaine d'années. Perla insista sur le fait qu'il fallait impérativement les prévenir. Tout dans l'attitude de la jeune femme indiquait que chacun des deux hommes ignorait l'existence de l'autre.

L'association proposait également la possibilité d'être reçu par une psychologue qui consultait plusieurs demi-journées par semaine. Pénélope avait promis d'y réfléchir et finalement était revenue, deux jours plus tard, pour rencontrer Paloma, la thérapeute. Cette dernière, jointe par la secrétaire, se trouvait auprès d'adultes souffrant de pathologies lourdes, et ne voulait pas être dérangée. Mais elle serait là dans l'après-midi, où elle disposait de tout son temps.

Normalement Maria devait revenir pour un suivi gynécologique dans une dizaine de jours. Les policiers remercièrent la jeune gynécologue et convinrent de repasser vers quinze heures pour compléter leur enquête auprès de la psychologue.

Paloma venait de franchir la porte de l'association et lança un bonjour joyeux à Blanca. Depuis sa prise de fonction, il y a quatre ans, elle se félicitait d'assister des femmes en détresse même si cela se faisait aux dépens de ses rentrées d'argent. Il émanait de cette femme un mélange de douceur et de force. A soixante ans passés, elle était toujours aussi pétillante sous son carré de cheveux blancs, avec ses éternelles lunettes rondes dont elle assortissait la couleur à ses tenues.

Elle s'empressa de savoir auprès de Blanca comment s'était passée l'entrevue de ce matin entre les policiers et sa collègue Perla. Cette dernière ne s'était pas étendue sur le sujet au grand dam de la secrétaire dont la curiosité n'avait pas été satisfaite. La thérapeute alla s'installer dans son petit bureau cosy, où l'élément principal était une méridienne aux coussins de cretonne fleurie un brin désuète. Par contraste avec ce conformisme, au mur étaient accrochées des reproductions de tableaux de Paula Régo faisant référence aux thèmes féministes et à la sexualité.

Elle entreprit de relire le dossier de Pénélope et se plongea dans une réflexion, se repassant en boucle les confidences de la jeune fille. C'est à peine si elle entendit les policiers arriver. Ces derniers furent précédés par Blanca qui les introduisit dans le cabinet de consultation.

Les salutations furent brèves. Les policiers se rendirent compte très vite qu'obtenir l'entière collaboration de Paloma serait difficile. Elle se réfugiait derrière la confidentialité de ses entretiens. Sa réticence à en livrer le contenu était un frein à l'avancée de leur enquête. Devant leur insistance, elle leur indiqua toutefois que Pénélope n'était venue qu'une seule fois au cabinet mais qu'elles avaient eu une discussion à bâtons rompus. Cette entrevue lui avait laissé percevoir des parents très fusionnels qui n'avaient jamais laissé beaucoup de place à leur fille ; celle-ci restait persuadée de ne pas être aimée par eux. Depuis que son père avait eu une rupture d'anévrisme l'année précédente et en était sorti diminué, sa mère sollicitait son aide, mais Pénélope la repoussait. Certes, sur le plan matériel, elle n'avait manqué de rien mais, affectivement, la souffrance était grande. Par réaction, elle s'était lancée à corps perdu dans son histoire d'amour avec un garçon de son âge qui fréquentait le même lycée. Très vite, cet amoureux était devenu, d'après Maria, trop collant. Il lui faisait l'effet d'un poisson ventouse qui s'était collé à elle, un parasite en quelque sorte. Elle était soulagée d'avoir rompu avec lui quelques jours auparavant. Quant à l'homme marié, la jeune femme en parlait avec exaltation. Il la considérait comme son égale sans tenir compte de son jeune âge et de son inexpérience. Elle était grisée, ressentait un sentiment de puissance. Il était peu probable que cet homme se comportât en amant jaloux. Les deux femmes se quittèrent sans fixer de nouvelle consultation mais Paloma assura Pénélope qu'elle la recevrait en cas de besoin.

Ce fut au tour des policiers de prendre congé, satisfaits de pouvoir mieux cerner la personnalité de la jeune disparue.

Castille avait à plusieurs reprises sorti puis rangé les photos dans la grande enveloppe bistre. Pénélope lui avait confié les clichés avant son départ. Elle la revoyait encore tournoyant sur elle-même, ivre de vitalité, mimant le vol d'un goéland. « Je m'envole au-dessus du vaste monde », chantait-elle sur tous les tons. Elle respirait à pleins poumons ce qui flottait autour, l'odeur du jasmin mêlé à celui des roses de Damas et des pins maritimes, senteurs entêtantes de cet heureux été trompeur. Elle était d'une beauté innée et d'une sensualité insolente.

Dès son arrivée au commissariat, la jeune fille avait été conduite auprès des enquêteurs. Deux hommes se tenaient face à elle et elle commença son récit. Pénélope était son amie depuis quatre ans, elles s'étaient rencontrées au cours de danse. Depuis, les jeunes filles partageaient tout leur temps libre, leurs rêves et leurs désillusions aussi. Elles s'étaient juré une amitié sans faille. L'année de leurs douze ans, au village, devant la fontaine dont le mascaron crachait son jet d'eau par son antique bouche mutilée, les adolescentes avaient échangé un anneau d'argent orné d'un trèfle pourpre en émail pour matérialiser leur amitié. Elles avaient jeté une pièce pardessus leur épaule dans l'eau sacrée de la fontaine pour se porter bonheur.

Castille fourragea dans son sac, sortit l'enveloppe qu'elle remit aux policiers. Elle expliqua qu'elle contenait quatre photos de Pénélope prises à la crique de San Bou. C'est là qu'elles allaient se baigner. Un homme était venu les rejoindre trois jours avant le départ de Pénélope. Son voilier était au mouillage dans la crique. Il était photographe animalier, se prénomait Justin, était français. Ils avaient sympathisé et très vite l'homme avait montré de l'intérêt pour Pénélope. Castille précisa qu'elle n'était pas jalouse car son amie était si charismatique que d'emblée les gens s'intéressaient toujours à elle d'abord. Ils avaient flirté et Pénélope avait accepté de se faire photographier. Ses portraits étaient en noir et blanc. L'artiste avait su capter la perfection de ses traits, sans que la lumière ne pèse sur l'ovale de son visage. Sur l'une d'entre elles, son index où brillait le trèfle sombre, intimait le silence en barrant ses lèvres, silence contredit par ses yeux rieurs. Les policiers impassibles scrutèrent attentivement les portraits et prièrent Castille de continuer son récit. Justin leur avait proposé de venir jusqu'à Palma de Majorque, le lieu de sa prochaine escale. Castille avait refusé car c'était inenvisageable avec des parents autoritaires et au fond d'elle-même elle n'en avait pas très envie, contrairement à Pénélope qui était d'accord pour cette escapade. Son dernier texto précisait qu'elle avait pris quelques affaires dans son sac à dos et était partie à vélo vers la crique où Justin l'attendait. La réponse de Castille était brève : « bon vent. Bises. » « Je n'ai pas cherché à lui faire changer d'avis, elle ne m'aurait pas écoutée. Et puis, elle avait tout prévu », ajouta-t-elle. Elle avait l'intention de prendre l'argent liquide que sa mère gardait dans une boîte métallique ancienne pour payer sa traversée du retour jusqu'ici. Un des policiers lui demanda si elle se souvenait du nom du voilier. Effectivement, il s'appelait Lilly Dream, Pénélope avait suggéré en riant de le rebaptiser Pénélope Dream. Elle se souvenait également qu'il y avait les lettres MA suivies d'une série de chiffres peints en blanc sur la coque rouge coquelicot du voilier. Les deux hommes acquiescèrent, le bateau était donc immatriculé à Marseille. Les enquêteurs possédaient désormais de quoi lancer une recherche auprès des Affaires Maritimes. Pour permettre à la jeune fille de souffler un peu, ils s'accordèrent une pause. Une policière accompagna Castille à la machine à café pendant que ses collègues passaient quelques coups de fils et se concertaient.

L'interrogatoire reprit, les deux hommes voulaient que Castille leur parle des deux amants de Pénélope. L'amoureux du lycée fut vite balayé car qualifié par la jeune fille de bon copain, qui l'avait amusée un temps mais très vite n'avait plus fait rêver son amie. Après quelques jours un peu tendus, la situation s'était apaisée. Le second, l'homme marié, elle ne connaissait pas son nom. Pénélope l'appelait toujours son Latin Lover et avait revendiqué d'avoir un jardin secret. Magnanime, elle assurait son amie que son tour viendrait où elle aussi aurait un amoureux caché.

Maintenant les policiers souhaitaient entendre la jeune fille sur les relations qu'entretenaient Pénélope avec ses propres parents. Très vite, après la naissance de leur amitié, elle était venue à la maison. Parfois même, elle restait dormir. L'an dernier ses parents et elles deux avaient passé un week-end à Madrid. A la réflexion, c'est vrai que depuis six mois environ, Pénélope était moins présente. Sa relation avec le latin lover la rendait moins disponible.

Le planton toqua à la porte et tendit un document à ses collègues qui en prirent connaissance. Les deux policiers venaient de voir l'hypothèse de la fugue en voilier se clore. Les Affaires Maritimes avaient été en lien avec l'équipage du bateau des douanes qui, lors d'un contrôle routinier, avait fouillé le voilier à la recherche de produits illicites, sans succès. L'homme était seul à bord et allait lever l'ancre immédiatement pour se diriger vers Majorque. Cette piste était momentanément abandonnée.

Les deux hommes remercièrent Castille pour son témoignage spontané et lui demandèrent de les joindre si Pénélope entrait en contact avec elle, ou si un évènement lui revenait en mémoire. Ils allaient la raccompagner jusque chez ses parents à qui ils souhaitaient poser des questions complémentaires.

Les policiers venaient de découvrir au cours de l'interrogatoire de Castille, qu'il y avait déjà un témoin, au patronyme identique au sien, Manzano y López del Hierro. Ils allaient devoir l'interroger immédiatement. A cet instant, la jeune fille ne se doutait pas du bouleversement qu'allait subir sa vie. Tous trois montèrent dans la voiture et prirent la direction du domaine familial de Migjorn Gran.

Assise sur la banquette arrière du véhicule, Castille était inquiète car elle n'avait pas prévenu ses parents de sa démarche auprès des policiers. Au nom de leur sacro-sainte réputation, quand elle avait évoqué cette possibilité, elle s'était heurtée à un refus catégorique de son père qui avait affirmé que le moment venu, il déciderait de la conduite à tenir. Pourtant, la jeune fille sentait l'inquiétude l'envahir au fur et à mesure des nouvelles angoissantes que diffusaient les médias. En dépit des objections de ses parents, elle passa outre. Elle sentait que cet acte la faisait entrer de plainpied dans sa vie d'adulte assumant ses responsabilités.

Le véhicule franchit les grilles ouvertes de la propriété familiale. La rangée de tilleuls centenaires impressionnait toujours les personnes qui l'empruntaient pour la première fois tant elle était imposante. Tout au bout, derrière les frondaisons apparaissaient les bâtiments massifs de la demeure

familiale dans toute leur majesté. La voiture s'immobilisa au centre de la cour. Immédiatement Amigo déboula en aboyant avec force. Il reconnut sa maîtresse et ce furent alors des jappements joyeux. Lorsque les portières claquèrent, une femme d'une quarantaine d'années apparut sur le perron qu'elle descendit pour serrer sa fille dans ses bras. Castille murmura quelques mots à l'oreille de sa mère. Cette dernière invita les enquêteurs à la suivre dans la maison. Le hall, avec son escalier d'honneur, son lustre d'apparat et la magnificence ambiante, mettait d'emblée le visiteur au diapason de la puissance de la lignée. Ils informèrent leur hôtesse qu'ils souhaitaient lui poser quelques questions. Ensuite, ils interrogeraient son époux. Castille prit congé et tous trois s'installèrent dans le salon. Madame Manzano semblait sincèrement attachée à Pénélope. Depuis quelque mois, elle avait senti des changements chez la jeune fille qui semblait avoir acquis une nouvelle maturité. Aux gloussements qu'échangeaient parfois les filles, elle soupçonnait qu'il y avait un homme derrière ces changements. Quoi de plus naturel à son âge. Ils remercièrent leur hôtesse pour ses précisions puis la suivirent jusqu'au bureau de son mari. Elle toqua à la porte, les invita à entrer, fit les présentations puis se retira.

Alfonso se leva et salua les deux hommes en les priant de prendre place dans le canapé, en face de lui. Ce bureau était une immense pièce où plusieurs pans de mur étaient couverts par des rayonnages de livres anciens. Les meubles d'époque cossus, les tableaux et portraits, l'ambiance surannée contrebalancée par un grand écran d'ordinateur, mirent mal à l'aise les enquêteurs. Sur la table basse était disposée une carafe contenant du vin blanc Malvasia venant d'une propriété appartenant en partie à la famille. Il apparut rapidement que le maître des lieux avait bu quelques verres. Les policiers déclinèrent son offre et il se servit un autre verre. « Ma fille vous a donc parlé de son amitié avec Pénélope », dit-il en émettant une sorte de ricanement. Un des policiers se risqua à lui demander « Pourquoi, lorsque vous êtes venu témoigner, n'avez-vous pas mentionné que vous connaissiez la disparue ? » L'atmosphère était pesante car Alfonso se contenait pour maîtriser la colère qui bouillonnait en lui. Il renversa quelques gouttes de vin sur la table qu'il essuya d'une main rageuse en disant : « Mon verre est plein d'un vin trembleur... Je n'ai rien dit à ce propos pour protéger ma famille, mais mon témoignage vous a aidés à retracer le parcours de Pénélope n'est-ce pas ? ». « Effectivement, nous mettons cela à votre crédit, reconnut le policier. N'avez-vous pas une idée de l'identité de l'homme marié qu'elle fréquentait ? »

L'espace d'un instant, son regard se troubla. Les policiers venaient de le déstabiliser pour la première fois. Simultanément, les deux hommes se trouvaient face à une nouvelle perspective : pouvait-il être l'homme marié qu'il recherchait ? Ils prirent congé, lui demandant de venir au commissariat le lendemain pour enregistrer sa déposition. Il fallait l'interroger dans le cadre austère d'une salle d'interrogatoire et non dans son bureau feutré. Ebranlé, l'homme était resté immobile au centre de la pièce, serrant si fort son poing qu'il ne s'aperçut pas que son verre s'était brisé. Le bruit mat des

gouttes de sang tombant sur le parquet lui fit reprendre pied dans la réalité. Une coupure barrait la paume de sa main droite. Il jura.

Refusant de dîner en compagnie de sa femme et de sa fille, il avait scellé Gorka et fit un tour pour retrouver son calme. La nuit étendait ses voiles obscures et il se mit à galoper sous la lune, indifférent à tout l'or des nuits qui tombe en tremblant. Dans sa tête, le film de sa vie défilait :

- Alba, son premier amour qui ressemblait tant à Pénélope,
- Son renoncement pour une union de raison, sans amour mais avec des vignes dans la corbeille de mariage.
- La naissance de Castille, sa fille adorée...
- Pénélope, il avait résisté tant qu'il avait pu, mais lorsqu'elle s'était offerte à lui, il avait basculé dans le mensonge vis-à-vis de sa fille et de son épouse. Viscéralement, il n'arrivait pas à renoncer à elle, elle était devenue sa fontaine de jouvence.

Sur le chemin du retour les deux policiers discutèrent de leur confrontation avec Alfonso. Il était clair que sa version de la disparition de Pénélope contenait des zones d'ombre. La colère contenue, l'absorption d'alcool, le doute dans le regard méritaient un interrogatoire plus poussé et la présence d'un collègue spécialiste de l'interprétation du langage corporel. Alfonso serait coriace et difficile à faire parler. Ils devaient trouver une stratégie d'ici demain. Le téléphone du passager se mit à sonner, s'ensuivit un échange laconique et il raccrocha. Il informa son collègue de la présence d'Amadeo au commissariat. Le pêcheur voulait leur signaler un fait qui pouvait se rapporter à leur affaire. La nuit promettait d'être longue.

- 6 -

Le véhicule s'immobilisa devant le commissariat dans un crissement de pneus. Le capitaine et son adjoint, fourbus et soucieux, pénétrèrent quelques instants plus tard dans le bâtiment. Ils saluèrent Amadeo et le prièrent de les suivre dans un des bureaux. Aussitôt le pêcheur entama son récit.

Les deux jours suivants la disparition de Pénélope, juste avant la levée du jour, alors qu'il partait relever ses casiers, il avait remarqué du côté des anciennes maisons troglodytes une faible lumière. C'était précisément à Cala Santandria. Dans ce secteur, même si toutes les maisons n'étaient pas à l'abandon, les résidences étaient habituellement vides de tout occupant à cette période de l'année. Les policiers l'interrogèrent pour en connaître le nombre. Amadeo répondit qu'elles étaient au nombre de trois appartenant à des familles locales. Des recherches allaient être menées pour identifier et localiser les propriétaires. Le pêcheur accepta de servir de guide aux deux policiers.

Dans le silence pesant qui régnait dans l'habitacle de la voiture, seul le bruit des respirations des trois hommes était perceptible. Ils laissèrent leur véhicule sur la place de Santandria. Le village commençait à s'endormir poussivement, éclairé seulement par les ampoules colorées de la cahute de

la marchande de glaces. Equipés de lampes torches puissantes, ils commencèrent la montée malaisée du chemin herbu, Amadeo ouvrant la marche. Les maisons troglodytes étaient situées à flanc de falaise. Une partie des maisons était aménagée dans la grotte naturelle, mais une autre partie avait été creusée à même la roche. Ne présentant aucun confort, elles avaient été peu à peu délaissées par les propriétaires. Il leur fallut environ quarante-cinq minutes d'une marche soutenue pour atteindre la première habitation dont la porte délabrée pendait piteusement, s'accrochant à ses charnières, opiniâtre à ne pas mourir tout à fait. Ils la laissèrent sur leur droite tant il était évident que personne n'y avait pénétré depuis longtemps. La seconde, quelques dizaines de mètres plus haut, n'était guère plus florissante. Un tag coloré affichait le slogan « Libertad » en grosses lettres noires sur la porte qu'ils poussèrent. Une forte odeur de moisi et de pourriture les prit à la gorge. Un amas de canettes et de bouteilles jonchaient le sol, ainsi que des mégots et autres détritiques. Les déchets de fêtes sauvages qui avaient dû s'y dérouler, mais aucune trace d'occupation récente. Ils firent tout de même le tour de la seconde pièce dont l'entrée se devinait dans la paroi du fond. Visiblement l'espace avait servi de toilettes et des étrons finissaient de se décomposer au milieu d'une forte odeur d'urine. Au centre, trônait une sorte de vieille lessiveuse où stagnait un liquide crémeux indéfinissable à l'odeur pestilentielle. Amadeo sortit précipitamment prêt à vomir. Il aspira une longue goulée d'air salvatrice qui le remit d'aplomb. Tous trois gravirent quelques dizaines de mètres et découvrirent une habitation en parfait état de conservation. Ils aperçurent un rai de lumière qui filtrait sous la porte. L'un des policiers colla son oreille au battant. Il perçut un air de jazz à peine audible, en fond sonore. Les deux enquêteurs se regardèrent et après un hochement de tête, le capitaine tourna la poignée de la porte. A son grand étonnement, elle n'offrit aucune résistance et s'ouvrit en faisant grincer ses gonds en une plainte lugubre.

La pièce principale était une pièce voûtée, sommairement meublée, mais dont le sol était recouvert de tapis douillets et d'énormes coussins. Deux lampes à pétrole anciennes diffusaient une lumière feutrée. Sur les murs, des affiches de festivals de musique représentaient des jazzmen et leurs trompettes. Les deux policiers traversèrent cette pièce pour déboucher dans la pièce suivante. Leur surprise fut totale : Pénélope gisait, inconsciente, sur un matelas recouvert d'un drap blanc. Sa tête reposait sur deux oreillers ornés de dentelle. Une perfusion instillait un goutte à goutte dans la veine de son bras droit. Ses poignets et ses chevilles étaient entravés par de larges bandes de tissus fixées au montant métallique du sommier. Elle était vêtue d'une chemise verdâtre provenant certainement d'un hôpital. Elle était en partie recouverte d'un plaid. Sa peau translucide la faisait ressembler à une poupée de porcelaine. Il n'y avait aucune blessure apparente. Les trois hommes furent instantanément soulagés bien que ce sentiment fût remplacé par l'inquiétude concernant l'état de santé de la jeune femme. Son pouls semblait régulier, mais il leur était impossible de savoir si elle était inconsciente ou endormie. L'un des policiers sortit pour

appeler des renforts et une équipe médicale. La localisation de l'endroit rendait l'opération de sauvetage difficile.

Amadeo resta veiller sur la jeune femme pendant que les policiers continuaient leurs investigations. Ils avaient découvert un magasin d'eau qui, jadis, faisait office de citerne. La petite pièce avait été convertie en une chambre d'enfant. Sur un des murs chaulé, des jeunes danseuses en tutu rose dragée avaient été peintes avec beaucoup de délicatesse. Des poupées et leurs accessoires étaient accumulés dans un angle. Des lettres de bois peintes indiquaient que l'enfant se prénomait Léonore. Les policiers étaient perplexes. Les soupçons qu'ils avaient nourris à l'égard d'Alfonso s'avéraient injustifiés.

Le bruit d'un hélicoptère se fit entendre. Les secours arrivaient par le plateau situé au-dessus des maisons. Bientôt, l'espace fut envahi par une équipe médicale qui prit en main Pénélope pour établir un premier bilan de santé. Il s'avéra que la perfusion contenait un sédatif. Il fut décidé de ne pas l'interrompre, ignorant précisément de quelle molécule il s'agissait. Mais dans l'ensemble, son état général était satisfaisant. La décision de l'évacuer vers l'hôpital de Mahon fut prise. Le capitaine dialoguait avec un de ses hommes restés au commissariat. Sur place, une équipe scientifique faisait les prélèvements nécessaires à la poursuite de l'enquête.

Les policiers remercièrent Amadeo qui prit congé. Un taxi l'attendait sur la place pour le ramener chez lui.

Les deux policiers étaient stupéfaits par la découverte de l'identité du propriétaire de la maison dont l'accès fut interdit par des scellés.

Les motivations de l'enlèvement et de la séquestration restaient mystérieuses. Les deux hommes devaient questionner le propriétaire des lieux. Il leur fallait l'interroger pour démêler l'écheveau de ses motivations. Toutefois, ils étaient soulagés et heureux d'avoir retrouvé la jeune Pénélope vivante. Ces circonstances les confortaient dans le choix qu'ils avaient fait d'exercer ce métier souvent ingrat.

Après s'être accordés quelques heures de repos, les deux policiers devaient se rendre au domicile du kidnappeur. Au petit matin, dans ce ciel d'orage couleur lapis-lazuli, le soleil semblait hésiter à se lever laissant apercevoir quelques draperies vermillon. Peut-être l'astre pressentait-il qu'une journée singulière allait se dérouler.

Après une demi-heure de route, le toit de tuiles rouges vernissées de la maison de la suspecte se devinait derrière les feuillages et les hauts murs de pierres sèches qui protégeaient le lieu des vents dominants. Le portail en bois massif, sang de bœuf, était fermé. La voiture dépassa l'habitation d'une cinquantaine de mètres et se gara. Les hommes avaient pris la décision de contourner la bâtisse pour entrer discrètement par l'arrière du bâtiment et surprendre la suspecte. La tâche fut aisée car ils trouvèrent, masquée par un bosquet d'arbustes, une entrée fermée par une barrière en bois mal équarri qui ne résista guère à leur poussée. Ils traversèrent la cour, ne rencontrant aucun obstacle jusqu'à la porte de derrière. En prenant mille précautions, le capitaine se hasarda à regarder par une fenêtre éclairée. Il

s'agissait de la cuisine. Un bol fumant se trouvait sur la table où étaient disposés des tartines de pain et un énorme pot de confiture. A ce moment-là, la voix d'un enfant se fit entendre.

- Maman, maman mon tocolat est servi.

Pas de réponse. La porte s'ouvrit sans résistance et ils pénétrèrent dans la pièce. Perla apparut, vêtue d'un pyjama en éponge turquoise, elle avait aux pieds de gros chaussons en fausse fourrure représentant des têtes de tigre. Dans la main, elle faisait tourner un doudou usé et un peu malpropre. Elle ne sembla pas étonnée de les voir. D'une voix enfantine, elle leur expliqua que sa maman n'était pas là. D'ailleurs, elle n'était jamais là en même temps qu'elle. Elle fit une pause en suçant son pouce et en tournant une mèche de cheveux autour de son index. Les yeux fixes semblaient plongés dans une réflexion intense.

- J'habite dans le ventre de maman, dit-elle. Elle m'appelle son petit kangourou car je vis dans une poche. Je suis cachée, mais j'entends tout. Les médecins ont essayé de me séparer de ma maman mais je suis là, grâce à son amour. Quand maman sort pour travailler, moi je n'existe plus. Mais vous savez, continua-t-elle, c'est plus pareil maintenant. Je vais avoir bientôt un petit frère ou une petite sœur. Maman m'a dit que la dame blanche de la grotte allait nous donner son bébé. D'ailleurs, j'aime plus aller jouer là-bas dans ma petite chambre. Elle donne beaucoup de travail à maman et moi je suis moins souvent avec elle.

Brusquement, elle battit des mains en criant :

- Léonore !

Puis ce fut un éclat de rire strident, entrecoupé par une sorte de sanglot. Perla respira bruyamment, son visage fut déformé par un hideux rictus puis sa respiration se calma, la laissant hébétée.

Les deux enquêteurs ne bougeaient pas, sidérés et fascinés à la fois par cette situation. A vrai dire, ils étaient désemparés. Les cas d'école, bien sûr, ils les avaient étudiés, mais vivre la situation en temps réel, était tout autre. Après quelques instants, Perla sembla surprise de trouver les deux policiers à la table où elle prenait son petit déjeuner. Le capitaine lui signifia que tous deux venaient la chercher pour l'interroger au commissariat. Elle ne marqua aucun étonnement, et dit simplement :

- bien... d'une voix posée.

L'adjoint l'accompagna jusqu'à la porte de sa chambre et attendit qu'elle s'habille et se prépare pour sortir. Il avait à nouveau devant lui la jeune gynécologue, maîtresse d'elle-même, parfaitement coiffée, vêtue d'un tailleur tourterelle et d'une paire d'escarpins en daim rouille. A ses oreilles brillaient deux topazes, couleur bouton d'or. Une odeur discrète de jasmin l'enveloppait. Tout en elle respirait le raffinement. De prime abord, il était impossible de s'apercevoir qu'elle souffrait de troubles de la personnalité.

Perla fit un tour de clé dans la serrure de la porte arrière puis poussa le verrou. Dans la cuisine, elle récupéra le doudou qu'elle mit dans sa poche. Ils traversèrent le couloir de la demeure. Elle ferma la porte d'entrée à double tour et glissa la clé dans son sac. Le capitaine guida fermement la

jeune femme par le coude jusqu'au véhicule, et la fit asseoir sur la banquette arrière, tel que l'exigeait le protocole. Dès que le véhicule s'élança, par téléphone, il prit les dispositions nécessaires afin de faire venir le psychiatre d'astreinte dans les locaux du commissariat.

Le professeur Diaz était un praticien chevronné, disposant d'une accréditation par la justice de l'île. Perla s'était murée dans le silence, oscillant sans cesse de gauche à droite comme un métronome. En raison de son mutisme, l'établissement des faits ne serait que partiel. Elle fut transportée dans une unité de soin psychiatrique dirigée par ce médecin. Selon toutes probabilités, Perla serait jugée irresponsable de ses actes et astreinte à des soins psychiatriques.

Pendant ce temps, dans sa chambre d'hôpital, Pénélope reprenait pied dans la réalité. Lors de l'interrogatoire mené par les policiers, elle expliqua avoir eu la sensation d'être épiée à plusieurs reprises, mais s'était efforcée de chasser cette sensation. Perla l'avait abordée et piégée. Feignant une rencontre fortuite sur la route côtière, elles avaient entamé un dialogue. Par surprise, la jeune médecin était parvenue à lui faire une injection dans les muscles de l'épaule. Pendant un court moment, elle s'était sentie faiblir, son vélo lui avait échappé des mains. Toute volonté l'ayant quittée, sa vision brouillée, elle s'était enfoncée dans l'inconscience. Elle se souvenait de façon confuse d'avoir bu et mangé plusieurs fois. Pénélope ne savait pas qu'elle était enceinte. Elle n'avait jamais douté du diagnostic que Perla avait établi lors de leur rencontre à l'association.

Epilogue

Sergi, du haut de ses cinq ans, était heureux de vivre. Il montait Gorka, l'étalon minorquin de son père qui le maintenait fermement sur l'encolure puissante de l'animal. Quant à Alfonso, il était le plus heureux et le plus fier des deux. L'enlèvement et la séquestration de Pénélope avaient conduit toutes les personnes concernées par ce drame à faire un examen de conscience. Des discussions, des pleurs, des déchirements, des rires aussi, avaient ponctué les échanges et abouti à une décision commune : Pénélope voulait mettre au monde son bébé et serait épaulée par tous. Bien sûr, Alfonso adorait sa fille Castille mais la naissance de Sergi avait parfait son bonheur. Mina, son épouse, aimait aussi cet enfant très affectueux. Il vivait en majeure partie chez eux car Pénélope poursuivait des études supérieures.

Marcelle Klétine Gougay

Septembre/Décembre 2020

Merci à Martine Pannequin et Marie Noëlle Gougay.